René Viénet

La roue tourne

Fin 1965, l'éditeur des collections de sciences humaines chez Gallimard, Pierre Nora, reçut un appel de Jean Chesneaux. Celui-ci souhaitait vérifier si *La Tragédie de la révolution chinoise* d'Harold Isaacs était en cours de traduction – ce qui lui semblait intempestif et méritait une remise en cause de ce malencontreux projet. Selon Jean Chesneaux, l'ouvrage était dépassé car l'auteur – ayant été trotskyste – présentait une image contestable de cet important sujet.

Un jeune traducteur de 21 ans, dont c'était le tout premier travail dans l'édition après un séjour avorté par une grève à l'Université de Nankin, se trouva ainsi menacé de perdre son gagne-pain. Non loin du baphomet ityphallique en clé de voûte du Porche de l'église saint-Merri, dans sa soupente de la rue des Juges Consuls, cette traduction était pour lui un projet majeur. Ayant découvert ce livre dans la bibliothèque établie par le général Guillermaz boulevard saint-Michel, en face de la statue de Francis Garnier, il en avait proposé la traduction à la NRF ; puis avait acheté, d'occasion, un dictionnaire *Harrap's* et une machine à écrire.

Tout en travaillant sur l'édition la plus récente, comme le souhaitait l'auteur, le traducteur avait lu à la BDIC un des très rares exemplaires de l'édition originale de 1938, et en avait traduit la préface de Trotsky. Consciencieusement, il produisait tous les jours plusieurs feuillets, relus par Donald Nicholson-Smith. Puis il soumettait ses essais à deux désœuvrés, familiers de son galetas, plus rôdés que lui à l'écriture politique, Raoul Vaneigem et Guy Debord. En province, la vieille mère du traducteur luttait contre ses rhumatismes en « redactylographiant au propre », avec deux carbones, la première frappe.

Sans s'en rendre compte, Jean Chesneaux venait de déranger la studieuse vertu d'un fier prolétaire, et jusqu'à la sérénité de sa vieille mère, rassurée par tant de sérieux alors qu'elle craignait – à juste titre – que son fils soit plus dissipé.

Le traducteur – dans son innocente et ignorante jeunesse – ne savait pas qui était ce Jean Chesneaux. Il se rendit à un cours sur la fondation du PCC que celui-ci donnait en Sorbonne : caractères chinois débilement écrits au tableau, exposé de propagandiste maoïste et non d'historien, le spectacle était proprement ahurissant. Le jeune traducteur ne manqua donc pas, à la fin de ce cours, de s'approcher de l'enseignant pour lui signifier qu'il avait eu bien tort de vouloir retirer le pain de la bouche d'un fils et petit-fils de docker, que le livre d'Isaacs était d'autant plus intéressant comparé à la propagande stalinienne ainsi déversée en Sorbonne.

Ce bref entretien se termina sur une menace dans le ton un peu grandiloqueteux et livresque de cette époque, celui de l'académique pinceau de Jean-Paul Laurens pour « L'Excommunication de Robert », ou « Le Procès de Formose ».

« Crapule stalinienne, vous avez voulu empêcher la parution d'un livre qui semble effectivement maudit puisque personne n'a encore osé le traduire depuis 1938, pas même les trotskystes parisiens. Sachez qu'il sera édité en français. Il paraîtra même en chinois un jour si c'est nécessaire pour vous démonter car, désormais, c'est moi qui veillerai à ce que vous n'enseigniez pas dans la section de chinois de la Sorbonne la falsification stalinienne de l'histoire chinoise ».

Cette menace proférée obligea le traducteur à approfondir ses connaissances sur l'Histoire

de la Chine au XXe siècle. Avec le recul, on peut écrire que c'est ce qui lui permit de devenir attaché de recherches au CNRS puis de créer une bibliothèque qui devint le donjon des anti-maoïstes dans l'Université Paris 7.

Il convient de marquer une pause dans cette historiette, et de ne pas verser inconsidérément de larmes sur ce jeune traducteur comme les premiers paragraphes pouvaient en persuader le lecteur : l'épisode, en fait, fut profitable à la jeunesse car il détermina une grande partie de sa fortune ultérieure. Cela a été raconté dans une émission de France Culture citée en annexe. C'est pourquoi le peintre qui aujourd'hui saurait retrouver la patte et la pâte de Laurens pour illustrer la remontrance précitée serait récompensé par son poids en bouteilles de vin de Cahors et une caisse de l'exceptionnelle Cuvée Marie-Olympe de Gouges.

La section de chinois de la Sorbonne ne connut son véritable démarrage qu'en 1969, à Censier puis à Jussieu, mais Jean Chesneaux ne fut jamais invité à y enseigner. Il cantonna ses activités dans une section d'Histoire, et à l'EHESS. Le contrôle de quelques mètres de couloirs académiques supplémentaires, qu'il considérait comme les plus prestigieux, lui avait échappé. Sa seule consolation fut alors d'organiser avec une paire de culs-bénis madamemaoïstes l'élection d'un troisième, son candidat Léon Vandermeersch, contre la candidature de Simon Leys.

De pires affronts attendaient le stalinien. En 1973 se tenait dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne un congrès mondial des orientalistes, plusieurs milliers d'entre eux. Le traducteur proposa un exposé sur « La Falsification stalinienne de l'histoire chinoise moderne, exemples tirés de l'œuvre du Pr Chesneaux ». Le sujet fut rejeté par le bureau parisien du Congrès quelques semaines avant l'événement – sans même demander communication du texte. Les conséquences de ce naïf refus étaient prévisibles.

Lors de l'ouverture des portes du Congrès accueilli dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, quelques jeune filles en marinière, talons plats et rubans dans les cheveux, se glissèrent dans la grande galerie de la rue des Écoles. Elles tenaient à la main des grappes de ballons en caoutchouc gonflés à l'hélium. Des orientalistes japonais tôt arrivés et d'une exquise politesse leur cédèrent le passage, en applaudissant, persuadés qu'il s'agissait d'un charmant rite académique occidental. Quelques centaines de ballons furent ainsi lâchés et flottèrent pendant plusieurs jours au dessus de la tête des congressistes, sans que quiconque puisse les faire descendre (les tirer au petit plomb aurait endommagé les plafonds). Ces petits ballons comportaient le slogan « À bas le stalinien Chesneaux » sous le visage sérigraphié de celui-ci, également reproduit sur les cartes postales accrochées par un fil sous chaque baudruche. Sans temps morts et sans entraves, d'autres jeunes anti-staliniens se barricadaient dans une des loges les plus élevées du grand amphithéâtre et en vissaient la porte, en préparant leur mégaphone.

À peine le congrès était-il déclaré ouvert que le tonnerre tombait du paradis sous la forme de noms d'oiseaux et d'insultes à l'égard du Pr Jean Chesneaux trônant à la tribune du congrès, avec une pluie de cartes postales, et de tracts, que les congressistes tentaient joyeusement d'attraper au vol. Il fallut une bonne demi-heure aux vigiles du Rectorat pour forcer la porte de la loge et aux policiers pour emmener les protestataires au poste de police de la place du Panthéon. Jean Chesneaux, blême, recevait pendant ce temps-là les condoléances et marques de sympathie de différents compagnons de route de son parti. À compter de ce jour la partie était jouée : Jean Chesneaux ne fut plus le même, en tous cas aux yeux de ses étudiants, et surtout de ses collègues. Le Père-fouettard de la sinologie parisienne, le détenteur du Saint chrême maoïste au quartier latin, était humilié, et donc moins crédible quand il pointait le doigt.

Jean Chesneaux, qui avait vanté la violence révolutionnaire, les flots de sang de la Terreur,

les exécutions en masse, les massacres par millions, pour améliorer le sort de l'humanité, fut abasourdi et désemparé par ce modeste chahut – alors qu'il n'avait pas même été frappé du moindre jet de tomates pourries.

Par la suite, ou était-ce un peu avant, un spécialiste américain, Conrad Brandt, vint donner quelques cours à Paris 7. Il expliqua que dans la thèse de Jean Chesneaux (sur le mouvement ouvrier chinois) « tout ce qui était vrai avait été dérobé (dans un livre de la bibliothèque du BIT), et tout ce qui n'avait pas été dérobé était faux ». Cela amusa les étudiants, mais pas le Pr Bianco, un disciple transi du Pr Chesneaux.

Samasara ! Le jeune traducteur précité prit conscience de ce qu'était la « roue de la rétribution » lorsqu'il mit la main sur un, puis deux, exemplaires d'une traduction en langue chinoise de l'ouvrage d'Harold Isaacs, publiée vers 1947 mais absente de toutes les bibliothèques.

Le premier exemplaire fut celui de Peng ShuZhi – qui ne souhaitait pas sa réimpression. Le jeune traducteur comprit, plus tard, que Peng non seulement ne pouvait apprécier ses réserves à propos de Trotsky, taxé de « grand'père de la classe bureaucratique », mais surtout n'avait guère d'atomes crochus avec Liu RenJing qui avait été le principal inspirateur et l'ami d'Harold Isaacs en Chine, lorsque celui-ci publiait, à ShangHai, LuXun et la revue *China Forum.*

Peu après, à HongKong, chez des trotskystes d'une autre tendance, un peu hors du temps mais fort sympathiques, il trouva un second exemplaire qu'on lui prêta le temps de recomposer en plomb l'ouvrage – avec l'enthousiasme qu'on imagine – dans un atelier de KowLoon. Cette édition de HongKong, sous l'enseigne de la collection *Bibliothèque asiatique*, alors logée chez Champ libre, est devenue elle-même rarissime et précieuse. J'en prépare la réédition et sa numérisation est déjà achevée. Mais le moment le plus intense fut bien sûr lorsqu'en dînant avec Wei JingSheng en famille, j'ai eu le plaisir de lui offrir un exemplaire de cette édition chinoise datée de HongKong.

Au moment d'évoquer la disparition de Jean Chesneaux, comment ne pas penser à cette photo avec Wei, l'édition chinoise du livre d'Isaacs sur la table du dîner. Sans la tenace haine que Jean Chesneaux avait, en 1965, pour le livre d'Isaacs, je n'aurais sans doute jamais poursuivi mes lectures sur l'Histoire chinoise récente, ni publié la première traduction en langue occidentale de Wei JingSheng ; et je n'aurais pas fait sa connaissance.

Je dois avouer que j'eus alors le rare sentiment d'un aboutissement : tout juste sorti de Chine, jeune étudiant encore humide derrière les oreilles, j'avais donc découvert le livre d'Harold Isaacs dans la petite mais fort sympathique bibliothèque où le général Guillermaz accueillait les étudiants ; j'avais passé plusieurs mois à le traduire en français et, un peu plus tard, l'édition en langue chinoise m'avait plongé dans les imprimeries de HongKong, non loin des studios de cinéma où je découvrais alors les films de cape et d'épée chinois, et le nanar qui me servit de matière pour *La Dialectique peut-elle casser des briques ?* C'était un peu avant l'époque des éditions française puis chinoise de *Chinois, si vous saviez ...*

De la même façon que bien des étudiants français avaient appris le chinois après avoir dévoré la traduction par Jacques Pimpaneau de *La Chair comme tapis de prière* [le *RouPuTuan*], plusieurs lecteurs français ont découvert un morceau de l'Histoire chinoise avec les nombreux retirages de la traduction française d'Isaacs ; puis quelques lecteurs chinois firent leur miel de la traduction par Liu HaiSheng rééditée à HongKong. Pouvoir en offrir un exemplaire à Wei m'a procuré un heureux sentiment, un peu comme celui du vieux Dantès ayant planté un figuier dans la cour de son logement — mais qui aurait pu en offrir les fruits à Edmond.

À ma grande surprise, au moment de signer quelques lignes nécrologiques sur Jean Chesneaux, je découvris qu'en 1996 il avait —

ce que j'ignorais à l'époque et jusqu'en 2008, vivant loin de Paris — rédigé pour *Témoignage chrétien* une « lettre ouverte » prenant fait et cause pour Wei JingSheng : le maoïste Jean Chesneaux y livrait une abjuration de ses croyances et dévotions passées.

Le lecteur jugera de mon effroi. J'allais écrire à contretemps des horreurs sur un avatar de prêtre-ouvrier de l'UCP (Union des chrétiens progressistes) devenu prêtre-contremaître (*i.e.* professeur à la Sorbonne) pendant que son ami du cathéchisme Georges Boudarel cantinait derrière les barbelés — non comme bagnard, chacun le sait, mais comme aumônier politique de la chiourme dans un camp de prisonniers français au Vietnam.

La lettre ouverte du repenti Chesneaux à Wei JingSheng méritait un temps de réflexion. Jean-Luc Domenach, l'autre notoire soutien de Georges Boudarel, n'avait jamais osé publier une telle renonciation (même s'il proclame de mois en mois en public « je me suis trompé, jusqu'à l'an dernier », au point de lasser l'ambassadeur de France en Chine, et ses collaborateurs postés en barrage). Je décidai de ne pas me livrer à une polémique désormais inutile avec un mort qui avait connu son chemin de Damas grâce à Wei JingSheng. En quelques paragraphes, dans *Témoignage chrétien,* il avait rejeté dans la Géhenne tout ce qu'il avait adoré — et dont il avait été le servant bien rémunéré.

On me tire par la manche pour me faire remarquer que dans sa nouvelle carrière d'écolo-altermondialiste, cet acte de contrition était un rite de passage obligé. Dans son nouvel environnement, on chantait toujours que « la terre elle, elle ne ment pas », on recyclait toutes sortes de vieilles militances stalinoïdes, mais avec un bémol droitsdelhommiste. Même si on n'y aimait pas l'électronucléaire et même si l'on y délirait sur le maïs comme bio-carburant, il y avait fort heureusement un soutien affirmé pour les dissidents chinois emprisonnés. Wei JingSheng y avait été défendu aussi par Noël Mamère (un ancien haut-beau-parleur de l'ORTF devenu vert). Jean Chesneaux décolla ses adhésions précédentes à toutes sortes de dogmes ; il fit sa croisière à Canossa. Il serait médiocre de ne pas lui en donner acte, de douter de la sincérité de ce retournement de toge — même s'il a oublié dans l'ornière à cette occasion ses meilleurs disciples. À eux de se relever et de publier leurs propres lettres ouvertes. Nous leur ferions écho.

Je dois avouer qu'après 1996 – ayant connu ce texte – j'aurais invité son auteur à déjeuner. Je lui aurais sans doute offert l'esquisse du tableau « Le Traducteur d'Harold Isaacs morigène le stalinien Chesneaux ». Pour le moins, je lui aurais proposé de gonfler ensemble sans rancune, dans la chapelle de la Sorbonne, les derniers petits ballons en caoutchouc du Congrès de 1974.

Je lui aurais surtout proposé d'élucider un problème qui, parfois, me réveille au milieu de ma sieste et dont il avait sans doute la clef, autant que ses associés Léon Vandermeersch et Jean-Luc Domenach : pour quelle raison est-ce dans leur milieu, le plus imbibé d'eau bénite, que les dévotions aux tueries maoïstes ont été en France, si longtemps, les plus ferventes ?

Qu'est-ce qui a retenu alors Léon Vandermeersch d'aller rééduquer les catholiques chinois jetés dans les camps de la RPC ? Jean-Luc Domenach, avec la même assurance que pour pardonner Madame Mao en 1975, à la télévision française, avait déjà exonéré Georges Boudarel de tout pêché (pour ses crimes, la loi d'amnistie s'appliquait depuis 1966), dans le décompte des 30 000 morts sur 40 000 prisonniers français de la RDV.

Mais je divague en imaginant D.-le-fils et son compère Léon prêchant à ces très différents catholiques (ils sont chinois...) dans les paysages du QingHai. La soupe est plus grasse dans les sacristies universitaires parisiennes.

■

"Le procès de Formose" autrement dit "Le procès cadavérique" est celui du Pape Formose par son successeur Étienne VII en 897. Ce tableau de 1870 par Jean-Paul Laurens (1838-1921), conservé au Musée des beaux-arts de Nantes, a bien failli servir de couverture pour la présente livraison consacrée à l'île de Formose et aux multiples procès qui lui ont été faits, procès jugés mais non plaidés.

Harold Isaacs, *La Tragédie de la révolution chinoise*, Gallimard, 1967, 445 p., ill.
Harold Isaacs, *La Tragédie de la révolution chinoise,* traduction chinoise de Liu HaiSheng, "Bibliothèque asiatique", Champ libre, 1973, 577 p., photos.
Interview de René Viénet par Hélène Hazera, A voix nue, mars 2004, France culture.

Nous remercions *Témoignage chrétien* de nous avoir autorisé à reproduire l'extrait en page suivante de ses archives. Cette « lettre ouverte » a été publiée initialement le 6 septembre 1996, avec son chapeau également repris ci-après, qui en précise les circonstances.

M.C.

Pour avoir réclamé la démocratie dans son pays, Wei Jing-sheng, intellectuel chinois, avait déjà subi quatorze ans et demi de prison (1979-1993). À l'heure où le gouvernement chinois prétend ouvrir son pays sur le monde, Wei Jing-sheng, âgé de 45 ans, a été condamné à nouveau à quatorze ans de prison en 1995. Afin de hâter sa libération, la Ligue des droits de l'homme lance une campagne de soutien en demandant à des personnalités de différents milieux des lettres ouvertes. Certaines ont été publiées dans *Le Monde, l'Express, Libération, La Croix*. En publiant le texte ci-dessous, *Témoignage chrétien* participe à cette campagne.

Cher Wei Jing-sheng,

C'est à la suggestion de la Ligue française des droits de l'homme, que je vous adresse ce message de solidarité, de respect, de résistance aussi.

Tout semble séparer la Chine et la France : leur héritage culturel, leur régime politique, leur distance bien évidemment. Et pourtant, cet éloignement ne rend que plus forte l'autorité des droits de l'homme en tant que référence essentielle, valable pour tous les peuples dans leur diversité. Les hommes d'Etat français, qui ont récemment prétendu au Forum économique de Bangkok que les droits de l'homme n'étaient qu'une particularité politique de l'Occident et qu'ils ne concernaient pas l'Asie orientale du fait de la « différence culturelle », n'honorent guère la démocratie de notre pays. Si je me sens si proche de vous, c'est que votre lutte et vos convictions n'œuvrent pas seulement pour le peuple chinois, mais pour tout notre monde incertain et inquiet. En combattant par la force de la parole, de l'idée, vous nous aidez à affirmer l'unité fondatrice entre morale et politique.

En dénonçant la « terre brûlée du enrichissez-vous », selon votre expression, en vous attaquant au nouveau despotisme généré par la politique « d'ouverture » de la Chine, en vous inquiétant de la dégradation d'environnement naturel du pays, vous venez, du fond de votre prison, participez aussi au grand débat politique sur la « mondialisation ». Aux hommes d'affaires d'Occident fascinés par la perspective d'un marché d'un milliard de clients, vous rappelez « qu'il faut d'abord investir en politique » pour pouvoir disposer d'un environnement social favorable.

En proposant des analyse concrètes de la société chinoise, avec ses faits d'arbitraire, de népotisme, de corruption, de régression sociale aussi (délinquance juvénile, vente d'enfants, nouvelle pauvreté), vous mettez en garde les pays du Sud, et pas seulement ceux du Nord, contre les fantasmes idéalisés de la « croissance ».

Votre contribution à tous ces problèmes est d'autant plus précieuse, que vous vivez dans l'isolement forcé, que vous souffrez de privations et de mauvais traitements, qu'on vous refuse les droits élémentaires d'un détenu politique. Et pourtant, loin de vous enfermer dans une stratégie défensive de survie individuelle, vous venez nourrir de façon positive notre réflexion sur la Chine et sur le monde. Nous vous en admirons, nous vous en remercions.

Dans votre lutte, vous continuez à vous référer au principe « compter d'abord sur ses propres forces », vous êtes la vivante image de l'axiome « on a raison de se révolter ». Ces deux idées maoïstes qui avaient naguère enthousiasmé votre jeunesse rebelle, n'ont rien perdu de leur force ; elles ont survécu avec vigueur aux errements terroristes et aux désastres humains du maoïsme d'État, aux mains de qui elles avaient dégénéré en slogans vides et manipulateurs. J'ai fait partie de ces intellectuels occidentaux, déjà familiers de la Chine et de la culture chinoise, qui avaient été attirés par ces formules novatrices et libres, qui ensuite n'avaient pas voulu et pas su voir leur dégradation tragique, et qui s'étaient finalement retrouvés du côté des idéologues de la répression. Nous regrettons profondément ces illusions naïves et déplaisantes, nous n'en sommes que plus exigeants envers le régime post-maoïste – celui-là même qui cherche à vous étouffer.

« On a raison de se révolter » : cette évidence a inspiré Martin Luther King et Nelson Mandela, Vaclav Havel et Aung San Suu Kyi. Vous qui êtes « né dans la capitale de la Chine », – tel est le sens de votre prénom « Jing-sheng » –, vous êtes comme eux un citoyen du monde.

Jean Chesneaux

"Lettre ouverte" publiée dans *Témoignage chrétien* du 6 septembre 1996.